

# Prologue

*Aujourd'hui, 2012*

C'est le premier jet du sang de mon mari giclant sur l'écran de télévision qui me hantera plus que tout dans les semaines à venir – une éclaboussure formant une diagonale parfaite, dont chaque goutte dégouline comme une larme rouge vif.

Ça, et le bruit de son crâne se fracturant sous la volée de coups de club de golf.

Ce bruit a quelque chose de profondément choquant. Je ne l'avais encore jamais entendu, et pourtant, dès l'instant où je l'ai entendu, j'ai su d'instinct de quoi il s'agissait. Le craquement d'un crâne fracturé est étrangement et atrocement reconnaissable.

Quelques minutes plus tôt, nous étions tous les deux en train de regarder un thriller sur ce même écran de télévision, maintenant sillonné de traînées de sang. Nous étions assis chacun dans notre fauteuil – de luxueux fauteuils inclinables en cuir noir. Une scène particulièrement effrayante se déroulait sur l'immense écran LCD. Le tueur du film en était à sa troisième victime, et tandis qu'il la poursuivait dans des bois déserts et sinistres, je m'étais mis une main devant les yeux, incapable de regarder l'inévitable. Harry s'était moqué de ma sensiblerie.

C'est à ce moment-là que l'étranger a surgi dans notre salon.

Nous ne l'avions même pas entendu entrer dans la maison.

Un club de golf pendait négligemment de sa main droite, mais il n'avait pas l'air menaçant, si l'on ne tenait pas compte du caractère inopiné de son apparition. Il portait un jean et un

tee-shirt. On aurait dit qu'il arrivait tranquillement du terrain de golf derrière notre propriété.

Harry a tourné la tête vers moi, complètement déconcerté. Puis il s'est levé, son corps plus rapide que son cerveau, mammifère réagissant à cette bizarre intrusion dans son territoire. Il ouvrait à peine la bouche pour s'indigner quand l'homme lui a donné le premier coup de club de golf.

Harry a vacillé sur ses jambes, le souffle coupé. Il était sidéré, mais son regard a croisé le mien, et j'ai vu qu'il cherchait une parade. Mon mari avait toujours été très doué pour ça. Vous l'auriez mis dans n'importe quelle situation délicate, et il se serait débrouillé pour s'en sortir en l'espace de quelques minutes. « Un vrai charmeur », comme disait toujours ma mère. Cependant, cette fois, il semblait que ses belles paroles n'allaient pas suffire.

Harry est un homme fort et athlétique. Il fait du sport plusieurs fois par semaine, et l'une de ses séances est encadrée par un entraîneur de boxe. Il a été soumis à de grands stress au cours des quelques dernières années, et il n'y a rien de tel que de donner des coups de poing dans un sac de frappe pour se défouler.

C'est pourquoi, quand il a pivoté pour donner un crochet du droit à l'homme qui se tenait si nonchalamment devant nous, je me suis dit : *C'est bon*.

Sauf que ce n'était pas bon.

L'homme a de nouveau frappé Harry alors que le poing de mon mari était encore en l'air.

Il l'a frappé encore et encore, et il continue à le frapper.

Harry n'avait aucune chance.

Mon mari est maintenant sur le sol, et l'effort physique fait transpirer et grogner son agresseur, qui abat le club de golf de façon répétée. Les jointures de ses doigts sont blanches sur le métal, les muscles de son bras contractés. Chaque fois que l'arme tombe, elle fait un bruit mat qui me soulève l'estomac, et chaque coup fait jaillir du sang, du cartilage, de la salive, des dents. Du vomi coule de la bouche de Harry, et une tache d'humidité s'étend sur la jambe de son pantalon beige.

Je suis toujours dans mon fauteuil, à regarder la scène.

Je ne parle pas.

Je ne cours pas chercher mon téléphone.

Je ne me jette pas sur l'étranger.

Tout ce que j'ai envie de faire, pendant qu'il se passe tout cela, c'est de me couvrir les yeux. J'ai envie de cacher l'horreur, comme je l'ai fait pour le thriller à la télévision.

Enfin, les coups cessent. L'homme desserre son étreinte sur le club de golf et observe les dégâts.

Harry est méconnaissable. Il y a du sang partout. C'est ce que l'on entend par l'expression *réduire quelqu'un en bouillie*. Ce... fouillis. Une forme à peine humaine. Ci-gît l'homme que j'ai connu presque toute ma vie d'adulte. Un homme qui a tenu ma main, a déposé des baisers sur mes lèvres, s'est allongé à mes côtés, a été en moi – je connais la moindre parcelle de son corps et je n'en reconnais plus rien.

Soudain, l'intrus se penche et murmure quelque chose à l'oreille de Harry, tout bas, comme un amant susurrant des mots doux.

Quoi ? Qu'a-t-il dit ?

L'homme se redresse et m'observe. Il a les yeux noirs. Les cheveux noirs aussi. Pas brun foncé – noirs comme du charbon. D'épais sourcils. Des lèvres pulpeuses, rouges. Il est plus jeune que moi, mais pas de beaucoup, d'une dizaine d'années, peut-être. Il est beau. Même couvert du sang de mon mari.

Je sais de quoi il s'agit.

Un règlement de comptes.

Nous ne sommes pas parfaits, Harry et moi. Nous avons tous nos secrets, n'est-ce pas ? Des petits mensonges insignifiants. Des péchés plus graves.

Mais qu'a bien pu faire Harry pour provoquer ceci ?

Mes yeux se posent à nouveau sur son corps, et je gémiss. J'ai imaginé Harry mort de nombreuses fois, mais pas ça... Je n'ai jamais imaginé que ce serait comme ça.

L'homme tourne alors les talons et passe la porte du salon. Tout à coup, il est parti.

J'ai vaguement conscience d'entendre la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer en claquant.

Je suis seule, avec la forme ensanglantée et meurtrie sur le sol, à quelques centimètres de mes pieds.

C'est à ce moment-là que je fais enfin quelque chose, que mon corps réagit.

Je fais pipi dans ma culotte.

# Partie I



## Julie

Quand j'ai rencontré Harry pour la première fois, il m'a dit qu'il travaillait dans la finance. « Qu'est-ce que ça signifie, exactement ? » lui ai-je demandé. Pour moi, la finance était le nom que des hommes en costume chic donnaient à des emplois ambigus dans des immeubles de bureaux récemment construits de la capitale. Il ne s'agissait pas de vrais emplois. J'ai grandi dans un petit village de la campagne irlandaise. J'avais l'habitude des hommes en bleu de travail, aux mains calleuses et au dos voûté, au visage tanné, ayant beaucoup moins d'aplomb d'une manière générale.

Au début des années 1990, en Irlande, la « finance » a décollé de manière spectaculaire. Les années 1980 avaient été sombres pour notre petit pays – émigration massive et chômage, impôts élevés, hommes politiques plongés jusqu'au cou dans la corruption et les marchés louches. Mais dans les années 1990 les choses ont changé. Aucun d'entre nous ne le savait, mais l'État était sur le point d'entrer dans la période du Tigre celtique. L'argent coulait à flots en Irlande et, nom de Dieu ! on n'a jamais vu un peuple s'habituer plus vite à la richesse. C'était à croire que les Irlandais avaient toujours nagé dans l'opulence.

Mes origines ne m'avaient pas préparée à ce qui nous attendait. Papa gérait une petite ferme bien avant que l'Union européenne ne la rende rentable, et maman était femme au foyer avec une ribambelle d'enfants. Elle n'était apparemment pas au courant du fait que, depuis les années 1970, tout le monde se

contrefichait de ce que le pape pensait des préservatifs ou de ce qui pouvait bien se passer dans le lit conjugal. Heureusement pour moi. J'étais donc la benjamine d'une famille nombreuse. J'étais adorée et gâtée, autant qu'on pouvait l'être avec le peu dont nous disposions.

Cependant, cela ne me suffisait pas. Leitrim n'avait rien à offrir. Par chance, comme j'étais la dernière de la nichée, on n'attendait pas de moi que je reste à la ferme ou que je vive à proximité. Ces responsabilités incombaient à mes aînés. J'ai eu la possibilité de faire des études secondaires et j'ai travaillé dur – suffisamment pour remporter un ticket gagnant : une place au Trinity College, à Dublin, pour faire des études de lettres. Je projetais de devenir enseignante. J'avais lu *Le Cercle des amies*, de Maeve Binchy. De nouveaux amis, la capitale, trois mois de vacances chaque été, et une retraite conséquente ? Oui, merci !

Mon départ de la campagne était le premier signe que j'étais d'une race à part. Ma pauvre grand-mère a failli avoir une crise cardiaque quand elle a appris où j'allais. D'accord, c'étaient les années 1990, mais elle avait l'âge qu'elle avait – quatre-vingt-cinq ans – et on lui avait inculqué un certain nombre de règles au fil des décennies. Premièrement, les jeunes filles célibataires ne quittaient pas Leitrim pour aller vivre seules à Dublin, à moins que ce ne soit dans le but de cacher une grossesse non désirée. Deuxièmement, elles ne faisaient pas d'études, sauf pour devenir coiffeuses ou secrétaires. Et troisièmement, si elles devaient absolument mépriser toutes les traditions rurales, elles n'allaient certainement pas à Trinity, qui regorgeait de protestants sournois et condescendants. Elle persistait à croire que l'université excluait toujours les catholiques.

Il s'est avéré qu'elle avait raison. Trinity College allait être très dangereux pour moi ; pas à cause de l'endroit lui-même, mais à cause des gens que j'allais y rencontrer.

La première fois que j'ai vu Harry McNamara, c'était au bal de l'université à la fin de ma troisième année, en 1994.

Mon cavalier avait, comme on dit à la campagne, pris une bonne biture, et il n'était même pas encore minuit. Ma copine



Grace m'avait elle aussi abandonnée, pour aller rouler des pelles à un doctorant en biologie. Livrée à moi-même, j'ai erré dans les différentes vieilles cours de pierre, mon visage changeant de couleur chaque fois que je passais devant l'un des spots multicolores disposés de façon stratégique pour illuminer les murs de l'époque victorienne de Trinity. J'espérais tomber sur l'une de mes amies et finir la soirée accompagnée. Je n'ai jamais aimé être seule.

J'ai alors entendu un sifflement suivi des mots :

— Eh bien, eh bien, si ce n'est pas Jessica Rabbit !

Harry m'a crié cela alors qu'il se trouvait au milieu d'un cercle de personnes, toutes rassemblées autour de lui, le centre de leur univers. Il était adossé nonchalamment au mur du jardin du doyen, entouré de ses admirateurs. Son nœud papillon pendait ouvert autour de son cou, et il avait un cigare au coin de la bouche. C'était, et de loin, l'homme le plus beau sur lequel j'eusse jamais posé les yeux. Il n'avait pas du tout l'air d'un Irlandais. Ses cheveux bruns épais et ondulés encadraient son visage sculpté et hâlé. Il portait un smoking, visiblement coûteux, parfaitement coupé, et assez ajusté pour que je puisse voir qu'il avait le corps musclé d'un athlète.

Mais son sourire – oh, son sourire était le facteur décisif.

Les gens qui l'entouraient se sont écartés comme la mer devant Moïse quand il s'est approché de moi, tous envieux de la nouvelle venue qui avait involontairement et si aisément retenu son attention.

— C'est à moi que tu parles ? lui ai-je demandé, haussant les sourcils et regardant autour de moi comme pour vérifier s'il ne s'adressait pas à quelqu'un d'autre. C'est ton truc ? Crier des remarques sexistes à des inconnues ?

J'étais tout à fait en mesure de lui tenir tête, car j'avais l'habitude de susciter l'intérêt du sexe opposé. J'étais née avec les cheveux blonds et bouclés, les yeux bleu clair et les lèvres rouges et pulpeuses. Beaucoup d'hommes trouvent cela séduisant, je suppose. Cependant, mon principal atout était mes formes généreuses, que Harry avait manifestement remarquées. J'avais

toujours été petite et menue (mes sœurs aînées m'avaient affectueusement surnommée Polly Pocket) ; mais à l'adolescence je me suis beaucoup développée. Toutes les Ferguson avaient les mêmes boucles blondes et de jolis visages. Mais aucune n'avait ma poitrine. Mes sœurs étaient écœurées.

Le soir où j'ai attiré l'attention de Harry, je savais que j'étais sexy. Je portais une robe de soirée moulante vert émeraude. À l'origine, c'était une robe bon marché de chez Primark, mais la mère de Grace en avait fait quelque chose de magique en la customisant à l'aide de sa machine à coudre.

— Nom de Dieu ! s'était exclamée Grace, verte de jalousie. Maman, tu ne me laisserais jamais sortir dans cette tenue, mais tu l'as pratiquement cousue à même Julie !

— Je t'adore, ma chérie, mais Julie a la silhouette qu'il faut pour ce genre de robe, avait répondu Mme Delaney, jetant un coup d'œil aux deux œufs au plat de la pauvre Grace.

— Tout ce que je n'ai pas, je l'ai hérité de toi, horrible bonne femme, avait ronchonné Grace.

Mon amie, dingue de sexe, aurait tiré meilleur parti de cette robe. Contrairement à bon nombre de mes copines, à l'université, je n'étais pas là pour me trouver un homme. J'aimais que ma mère soit toujours restée à la maison, mais j'étais prise de panique à l'idée d'être une jeune femme au foyer rangée et je ne voulais surtout pas me retrouver avec un polichinelle dans le tiroir avant d'avoir la bague au doigt.

Je me croyais très indépendante.

Je me trompais complètement sur moi-même.

Harry a ri quand je lui ai répondu sèchement, puis il a émis un *tss-tss* badin.

— Est-ce que c'est sexiste de faire remarquer que tu es la plus belle femme ici ? Honnêtement, je ne sais pas qui est ton cavalier ce soir, mais cet homme doit être un imbécile pour te laisser toute seule. À moins que tu ne t'en sois aperçue par toi-même et que ce soit toi qui l'aies abandonné ?

J'ai souri, malgré moi.

— Il est... quelque part.

— Je vois. Eh bien, puisqu'il est *quelque part*, je vais en profiter pour te courtiser et je vais commencer par nous dégouter du champagne. C'est tout simplement inacceptable, de te voir déambuler comme une déesse sans un verre à la main. Et il faut que ce soit le meilleur.

— Je n'ai certainement pas été élevée au champagne, ai-je répliqué. Et est-ce que tu viens bien de dire *courtiser* ?

Il a rougi.

— Oui, je crois bien que c'est ce que j'ai dit. C'est ta robe. On dirait qu'elle a été faite pour toi et pour tes... euh, atouts. J'en oublie mon propre nom, et le siècle auquel nous vivons.

— Waouh ! Dis-moi : tu t'es entraîné devant le miroir avant de sortir, ce soir, ou tu es réellement comme ça ? Sérieusement , qui ferait semblant d'être aussi ringard ?

Il a baissé la tête et m'a souri en me regardant sous sa frange, comme un adorable chiot aux yeux marron.

— Je t'en prie, ne me tourmente pas davantage. La petite bande derrière moi est en train de regarder si je m'en sors, et ma réputation sera totalement ruinée si tu me jettes. Peux-tu au moins faire semblant de ne pas me trouver complètement con ?

— Je te prendrais presque en pitié, mais tu m'as promis du champagne de luxe et on n'en sert pas, ici.

— Ouf ! Je vois enfin la lumière au bout du tunnel dans lequel tu me fais ramper. On en sert bel et bien, tu n'as pas été au bon bar, voilà tout...

— Hmm. Juste pour info : on ne m'achète pas. Avec ou sans champ'.

— Essaies-tu de me dire que tu es inestimable ?

— Tu as tout compris.

Je ne tombe pas dans les clichés. Je ne suis pas tombée sous le charme de Harry McNamara uniquement parce que c'était un beau parleur et qu'il avait une caisse de bouteilles de champagne derrière le bar réservé aux anciens étudiants de l'université. Et, même s'il était séduisant et que j'étais pompette, il était hors de question que je couche avec lui. Je demeurais une fille venue

d'un petit village de campagne – j'étais loin d'être assez libérée pour avoir des aventures d'un soir.

Nous avons discuté et, au fil de la conversation, j'ai découvert que c'était un ancien étudiant, ce qui expliquait qu'il ait accès au bar des anciens élèves.

— Seigneur ! Quel âge as-tu ? lui ai-je demandé. Les gens de l'université savent que tu es ici, à t'attaquer à de jeunes femmes vulnérables ? Et qu'est-ce que tu fais comme travail, exactement – dans la finance, je veux dire ?

Mes questions l'ont amusé.

— J'ai vingt-sept ans. J'espère que ce n'est pas trop vieux pour toi. Quel âge as-tu, toi ? Entre vingt et vingt-cinq ans ? Allez ! Je ne suis pas ce que l'on peut appeler un prédateur. Et, pour ce qui est de mon travail, je suis banquier. En quelque sorte.

— Oh ! Eh bien, pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? Tu travailles dans une banque. Pourquoi est-ce que tout le monde se sent obligé d'employer des termes ronflants, de nos jours, comme *finance* et *consultant* ? Je vais devenir enseignante. Pas *prestataire de savoir*. Quoi ? Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Toi, a-t-il répondu en se penchant vers moi, jusqu'à ce que ses yeux marron soient à quelques centimètres des miens et que je sente son souffle chaud, alcoolisé et mentholé, tout contre mes lèvres. Je pourrais écouter cet accent toute la nuit. Il est tellement mélodieux... Tu es toujours aussi franche ?

— Oh... Je croyais que tu riais parce que je veux simplement devenir enseignante.

Il m'a murmuré à l'oreille :

— Voyons... Tu ne seras jamais *simplement* quoi que ce soit.

Je me suis écartée de lui, rougissante, affolée de voir à quel point mon corps réagissait au sien. J'étais encore vierge et pourtant je ne pouvais pas m'empêcher de me dire : *Je voudrais que cet homme me baise comme une bête*. En fait, j'étais une catin qui s'ignorait.

— Tu veux qu'on parte d'ici pour aller boire un verre dans un endroit plus tranquille ? m'a-t-il demandé.

—Non. Mes amies sont là aussi. Je dois les retrouver. Nous avons un principe : nous sommes solidaires.

—Oh, allez ! Largue-les. La nuit ne fait que commencer. Il n'est que... Merde alors, il ne fait pas encore jour ! Je ne renonce pas à toi.

—Oui, eh bien, je ne renonce pas facilement non plus... et je vois ma copine Grace, là-bas, elle a dû sortir pour prendre un peu l'air. Je dois y aller.

Tout chez Harry était aphrodisiaque. Pas seulement son physique – sa confiance en lui, le pouvoir qui se dégageait de lui, cette assurance. Il était un peu plus âgé que moi et il me séduisait, mais pas d'une façon scabreuse.

Et il avait quelque chose, quelque chose de... dangereux.

Comme s'il ne respectait pas les règles établies.

J'avais toujours été une bonne petite fille sage. Les bonnes petites filles sages sont censées s'associer aux bons garçons. Mais être le centre de l'attention de Harry était grisant.

En fin de compte, il y avait encore plus de choses qui m'attiraient en lui que je n'en avais moi-même conscience. J'étais une jeune femme ambitieuse, mais j'avais l'habitude d'être aimée. C'est ce que cela fait d'avoir une grande famille très soudée. J'avais beau avoir envie de tracer mon propre chemin dans le monde, je n'avais pas envie de le faire seule.

Et je crois que je sentais quelque chose de similaire chez Harry. J'allais découvrir, au fil du temps, qu'il n'était pas aussi sûr de lui qu'il en avait l'air. Il aimait être entouré de gens, de laquais et de flagorneurs. Mais il n'avait jamais vraiment eu personne d'important. Pas de famille, comme je l'ai appris plus tard, et pas d'amis véritables. Il laissait très peu de gens être proches de lui.

Le soir du bal de Trinity College, je lui ai donné mon numéro.

Il y a une chose que je ne savais pas, à l'époque.

Harry était venu au bal avec une cavalière. Elle n'était pas avec lui quand il m'a vue – peut-être était-elle allée aux toilettes, retoucher son maquillage, ou autre.

On pourrait dire que c'était le coup de foudre et qu'elle ne jouait qu'un rôle secondaire dans cette histoire.

Ce serait l'interprétation la plus romantique des choses.

Cela aurait-il changé quoi que ce soit, de toute façon, si j'avais su avec quelle facilité il était capable de draguer et de laisser tomber les femmes ? Il aurait sans doute présenté les choses d'une autre façon, et j'aurais vraisemblablement choisi de le croire. Nous étions tous les deux doués pour ça, mais lui encore plus que moi.

De la même façon, quand il m'a dit ce soir-là qu'il était banquier, ce qu'il a omis de préciser, c'était qu'il ne travaillait pas seulement dans une banque.

Il en possédait une.

Quand il avait une vingtaine d'années, Harry avait ouvert sa propre banque ; elle finançait essentiellement des promoteurs immobiliers prometteurs et était dirigée par un financier prometteur. C'était là un homme qui avait l'habitude d'obtenir ce qu'il voulait.

Je lui ai résisté pendant des mois, ce qui n'a fait que rendre la traque encore plus excitante.

Au bout du compte, j'étais folle de lui et il était fou de moi.

On nous imagine très facilement, n'est-ce pas ?

Jeunes, innocents, pleins d'espoir, amoureux.

C'était ainsi que nous étions au début de notre conte de fées.

Seulement, voilà : les contes de fées sont parfois plus sombres qu'on ne peut l'imaginer.